

RIVALITE FRATERNELLE ET FAVEUR DU PERE.
PARTITIONS INVIDIAIRES DU MONOTHEISME ABRAHAMIQUE ET
PERSPECTIVE SUR UNE HYPOTHESE FREUDIENNE.

Le monothéisme abrahamique se situe, pour les trois monothéismes qui retracent leur filiation jusqu'à lui, comme un point d'origine dont ils prennent leur embranchement. D'Adam à Abraham, la révélation du Dieu unique ne se dissocie pas: elle est pour l'Islam portée en voie directe d'une génération à l'autre par des *muwahhidûn* (confesseurs de l'unité divine), croyants connus comme tels ou occultes, qui endurent les persécutions de leur entourage polythéiste. Pour les Juifs et les Chrétiens la trace de la révélation ne se perd pas après l'expulsion hors du Paradis. Des justes et des croyants empêchent que son filon ne tarisse dans les tribulations du peuple élu.

La première partition du monothéisme abrahamique s'accomplit suivant des lignes qui se laissent anthropologiquement et psychologiquement décrire comme rivalité fraternelle (entre les deux fils d'Abraham, Ismaël et Isaak). La recherche sociologique sur le factionnalisme¹ a montré la constance d'un modèle de division et de différenciation segmentaire (polémogène), ainsi que son immanence à un grand nombre d'organisations sociales. Elle a élaboré des descriptions différenciées selon les cultures et les aires ethnologiques et montré la prégnance particulière du modèle rivalitaire et vindicatoire dans l'aire sémitique et arabo-musulmane en particulier. La psychanalyse et une certaine anthropologie qui s'en inspire – celle de René Girard, nommément – voient dans la structure spéculaire-imaginaire et mimétique du désir un fondement irréductible de la rivalité entre pairs.

Je m'intéresserai dans ce qui suit à l'avènement de la partition rivalitaire au sein de la descendance d'Abraham. J'en retracerai les linéaments en m'appuyant

¹ Je renvoie ici à la banque de données sur le factionnalisme élaborée par une équipe du CNRS: <http://faction.vjf.cnrs.fr>. Cette banque de données a l'ambition de cerner l'essentiel de la littérature touchant le sujet. Malheureusement, la généralité de l'approche a l'inconvénient de diluer le profil du phénomène factionnaliste en tant que tel. La plupart des sociétés ayant une conflictualité structurelle qui les divise en partis – souvent armés et violents -, la faction dans son entendement strict comme opposition rivalitaire entre pairs n'est pas toujours le thème central de travaux inventoriés. La lutte interfraternelle pour la reconnaissance d'un père et la légitimité d'un héritage constitue un type spécifique de lutte factionnaliste à isoler du reste.

essentiellement sur les sources islamiques, en particulier sur leur reconstruction par le Père Michel Hayek². Je m'attarderai ensuite sur l'hypothèse émise par Freud au sujet de l'émergence du monothéisme égypto-judaïque et de ses arrière-plans psychanalytiques. Je finirai en développant une hypothèse personnelle qui, tout en reprenant l'argumentation freudienne, s'en détache en un point crucial qui est celui d'une conception de l'identification prenant le biais des supériorités paternelles dans le modèle oedipal de Freud.

Rivalité fraternelle et monothéisme abrahamique

Dans la Bible, beaucoup de récits se rapportent à des conflits fraternels. Un de ces conflits se trouve même à l'origine de la première division de l'humanité et de la formation des premières sagas de la descendance se présentant comme des généalogies différenciant et identifiant des groupes sociaux humains. On pourrait interpréter ces récits comme des cycles d'aliénation récurrentes entre des clans, composant l'histoire des "Stämme" (clans) juifs (des a`râq et des afkhâdh³ issus de Caïn et Abel, Ismaël et Isaac, Esau et Jacob, Joseph et ses frères, Absalom et Amnon...). Ces cycles opposent régulièrement un aîné et un cadet et mettent souvent en jeu une favorisation successorale très souvent inexplicable de l'un (le plus souvent le cadet) au détriment de l'autre par le père. Ces récits semblent même se prolonger jusque dans le Nouveau Testament avec le conflit fraternel opposant l'enfant prodigue à son aîné et la jalousie de celui-ci au vu du traitement de faveur réservé par leur père à l'enfant indigne (au détriment de l'enfant méritant qu'il est lui-même)⁴.

Le Coran de son côté se trouve dès le départ inscrit dans un conflit de succession. C'est le conflit ouvert autour de la succession légitime du Père ancestral Abraham et

² Toutes les références à Hayek dans le corps de l'article et dans les notes renvoient à Hayek 1964. Les chiffres mis entre parenthèses sont ceux de la pagination du passage cité.

³ Je renvoie aux explications de Lane dans son *Arabic-English Lexicon*, London 1863-1893 sous les entrées `RQ (V, 2017f.) et FKHDH (VI, 2348f.). Le *fakhidh* par exemple est "small sub-tribe, or portion of a tribe, consisting in the nearest of the kinsfolk of a man" (Lane VI, 2349). D'autres subdivisions du groupe parental sont *batn* (ventre), *fasîla* (séparat), *sha`b* (peuple).

⁴ Les frères cadets sont souvent préférés dans les narrations poétiques (contes, légendes, mythes). La raison en est, pour Freud (*Moses* 530), triple: les cadets, qui sont souvent des benjamins, sont protégés par l'amour de leur mère en fin de fertilité, le vieillissement de leur père et l'expulsion de leurs frères aînés. Telle serait la conjonction de facteurs objectifs fondant la préférence donnée aux plus jeunes fils.

de son message monothéiste. Il s'agit de la détermination du destinataire légitime de ce message après la mort d'Abraham. Le prophète Mohammed réclame la succession légitime d'Ismaël, ancêtre commun des sémites du désert arabe. Pour lui, la tribu d'Isaac a non seulement usurpé la succession d'Abraham, mais surtout infléchi et corrompu la lettre et le sens de la révélation faite à ce dernier. C'est lui, Mohammed, le Prophète arabe, qui, par inspiration directe de l'ange de Dieu, restaure le message dans sa pureté primitive et le ramène en la possession de ses héritiers légitimes. C'est un descendant d'Ismaël qui revendique "au nom des liens charnels qui le rattachent lui aussi à Abraham" (83) son héritage. Le Prophète devient an-nabiy al-ummiy ("le prophète ethnique" - ethnikos). C'est ainsi que la nation des Arabes va obtenir son privilège de filiation. Elle sera "la meilleure communauté sortie des mains de Dieu" (87) et son Temple sera "le premier temple fondé pour les hommes" (87)⁵.

La rivalité fraternelle est ici une lutte pour la descendance et la légitimité de la succession. Abraham est le père d'Ismaël et d'Isaac. Le premier est l'aîné, né de la servante. Le second est le puîné, fils de la femme légitime⁶. Les prétentions à la légitimité que la descendance isaacienne fait valoir se fondent:

- a. sur la légitimité de la première femme et de son statut non servile⁷;
- b. sur le caractère merveilleux de la naissance d'Isaac d'une mère non agénère, naissance annoncée par un ange du Seigneur⁸;

⁵ L'ensemble de ces citations sont de Hayek 1964. Elles restent très proches de la lettre coranique.

⁶ Sur le jeu des figures de la paternité / filiation / alliance qui s'effectue aux stations déterminantes de la transmission patriarcale telle qu'elle est relatée dans la Thora et commentée dans le Talmud, voir Mosès 2004.

⁷ La relative égalité de statut entre homme et femme se couple le plus souvent avec un mariage endogamique – entre cousin parallèle dans le mariage "arabe" (dans la terminologie des anthropologues) – et parfois monogamique pour constituer une défense contre les éventuelles disruptions des alliances et la rivalité des descendants (sur le mariage arabe et le retournement de ses figures, cf. Fogel 2005 ainsi que la mise en point très instructive de Casajus 2002). L'asymétrie des lignées semble en effet fournir régulièrement la cause de contestations successorales et de conflits fraternels. Or, les faits montrent au contraire non seulement la persistance, mais parfois une virulence accrue de ces conflits à mesure que les alliances deviennent plus rapprochées (tel est le cas de Jacob et d'Esau nés d'une même mère, de statut correspondant à celui de son époux Isaac). Il semble même que l'institution ottomane d'un harem multipliant démesurément la possibilité des choix matrimoniaux et les transformant en choix de simples opportunités d'engendrement apporte un répit à la problématique des légitimités et des conflits successoraux. En effet, elle prive ceux-ci de tout rapport à une prétention de descendance privilégiée et exclut les femmes – formant dès lors un "bassin" reproductif peu différencié – de toute implication légitimante dans l'ordre de la succession (cf. sur la problématique ottomane Peirce 1993).

c. sur le sacrifice (consenti, mais non accompli) d'Isaac par son père sur la demande du Seigneur, sacrifice fondateur de l'alliance de celui-ci avec la lignée isaacienne.

Le rejet par la ligne cadette, c'est-à-dire judaïque, de la prétention successorale du premier né et de sa lignée renvoie toujours à ces faits. Elle insiste sur la descendance servile des Ismaélides. Comme l'a bien montré le P. Hayek⁹, l'apôtre Paul aura recours bien plus tard à un argument analogue pour contester à son tour la légitimité de la ligne isaacienne – notons en passant que Paul est pour Freud le véritable fondateur du christianisme, c'est-à-dire l'inventeur de ses propres figures d'affirmation et de légitimation. Pour Paul, l'épouse légitime, Sara, n'est pas moins servile que sa rivale. En effet, sa légitimité n'est que celle de la chair et sa descendance n'est que celle des enfantements utérins. Or, la chair est en elle-même servile, de même que la lettre, toutes deux s'opposant à l'esprit et à la filiation spirituelle que le Christ inaugure en abolissant le privilège de la Loi mosaïque et de la communauté du sang. La lignée isaacienne se déshérite ainsi d'elle-même, sans conteste, rendant superflu l'alignement de prétendus droits généalogiques. Les Chrétiens représentent les nouveaux héritiers véritables de la révélation et de l'alliance abrahamiques. Ils ne peuvent qu'inviter les Juifs à refonder leur privilège en entrant dans la nouvelle alliance et la nouvelle élection.

Six siècles après la mission paulinienne, le prophète arabe Mohammad fait son apparition sur la scène de ce débat. Il renvoie dos à dos Juifs et Chrétiens et revendique clairement le droit de l'aîné à rentrer dans la succession de son père. Il ramène ainsi le conflit à son état le plus archaïque: il reproduit les figures exactes de la lutte engagée entre Sara et Hagar pour la reconnaissance de leur fils respectifs comme héritiers du père et pour la conservation de la faveur de celui-ci pour le premier né de chacune d'elles. Abraham se trouve ainsi, à l'ouverture de ce troisième acte du drame filial et fraternel, revendiqué comme leur ancêtre par trois lignées en guerre. Lui-même reste au-dessus des luttes et se trouve sanctifié, dans les trois traditions, comme le premier croyant et le premier adorateur véritable du Dieu unique. D'Abraham la lignée des élus de Dieu remonte à Adam et n'est entachée

⁸ Cela n'est jamais remis en question dans la tradition islamique – ni dans les écrits canoniques ni dans les traditions latérales. Par contre, c'est l'identité du fils sacrifié qui va connaître un déplacement (d'Isaac à Ismaël) comme nous le discuterons plus loin.

⁹ Toujours dans son *Mystère d'Ismaël*, 1964.

d'aucun doute ni d'aucune division. Abraham cristallise ainsi la figure du monothéisme primordial et de sa révélation directe.

La revendication de la filiation abrahamo-ismaélique par Mohammed suit une évolution qui ira jusqu'à donner à Ismaël la première place dans la transmission de la révélation. Ainsi, son nom va figurer avant celui d'Isaak dans les récits et les litanies coraniques. L'évolution culmine dans l'accréditation, par le Coran et le Hadith, d'une version jusque-là à peine envisagée de la tradition prophétique: Ismaël est tenu pour le sacrifié du sacrifice filial d'Abraham – celui qui devait être sacrifié et qui a été racheté¹⁰. C'est la brouille du Prophète avec les Juifs qui détermine cette évolution et la construction de la filiation directe par l'aîné qui contourne les Juifs. Abraham donne à la branche arabe de sa postérité son Temple, les rites de son Pèlerinage et un Prophète qui est issu d'elle. Les rites du pèlerinage (déambulation, désaltération, accélération, lapidation, immolation...) ne sont rien d'autre qu'une remémoration de l'histoire de la fondation du temple par Abraham et Ismaël (94sq.)¹¹. Ce temple, c'est la Kaaba, les rites, ce sont les *gesta abrahæ reacta*. Le sacrifice abrahamique lui-même fait partie des rites. Il a eu lieu à Minâ où s'effectue encore d'année en année l'immolation du mouton par les pèlerins¹².

La tradition théologique musulmane tente de faire sens du malheur qui atteint la branche aînée et d'expliquer pourquoi la révélation dont elle est légataire reste justement voilée pendant si longtemps. Elle fait usage d'une figure qui est celle de la "substitution rédemptrice", comme l'appelle Hayek (226): l'expulsion de Hagar et

¹⁰ Pour Goldziher "la spoliation d'Isaak en faveur d'Ismaël" se serait faite au 8^e siècle sous le califat de Omar ibn abd al `aziz. Les traditions islamiques faisant d'Ismaël l'immolé le présentent comme quelqu'un qui accepte son immolation, qui est généreux, miséricordieux envers son père, qui lui conseille de prendre les dispositions nécessaires pour ne pas que son regard tombe sur celui de sa victime, c'est-à-dire le sien propre. La scène est déchirante. Hayek (1964) montre le glissement (125) qui fait de la descendance ismaélienne celle de l'imamat des Justes au détriment de la descendance isaacienne qui perd ce privilège à partir de ce moment-là. A partir de cette époque médinoise, la succession prophétique est la suivante: Abraham, Ismaël, Isaak, Jakob, les tribus,.. (127). Ismaël évince progressivement Isaak de la proximité d'Abraham.

¹¹ D'ailleurs les relations entre Abraham et son fils ne se terminent pas avec l'expulsion au désert et la fondation du temple. Les traditions islamiques parlent de visites faites par Abraham à son fils au désert. Ainsi lors de l'une de ces visites, Abraham laisse un message à son fils absent à ce moment-là: "change le seuil de ta maison" – qui veut dire répudie ta femme actuelle (celle qui vient de recevoir Abraham en l'absence de son mari) et prends en une autre. A ce message fait pendant un autre: "conserve le seuil de ta maison" dans lequel parle la satisfaction paternelle au sujet de l'alliance du fils. Sur les rapports entre Abraham, Ismaël, les Arabes et le Temple voir Hayek 1964, 95-100.

¹² Il s'agit pour Hayek (1964) d'une "restitution de la tranche ismaélienne de l'histoire sainte" (98).

d'Ismaël dans le désert, leurs souffrances et leur détresse ont un effet rédempteur¹³. Vingt cinq siècles doivent s'écouler avant le réveil de la foi et de la filiation, dans ce même désert, auprès de leur descendance. D'ailleurs la souffrance et ses purifications ne sont pas épargnées à Abraham qui est le premier à souffrir de l'éloignement de sa femme et de son premier né. Abraham est déchiré par la nécessité de sacrifier son fils aîné en faveur du puîné.

Le premier bannissement de Hagar¹⁴, son exposition dans "la vallée désolée" (98) est demandé par Sara et se présente comme l'effet direct de la jalousie entre les deux femmes d'Abraham¹⁵. Le deuxième bannissement concerne son fils également: les traditions islamiques le relatent comme faisant suite à une dispute entre les deux gamins, Ismaël et Isaak, qui dégénère en dispute entre les deux femmes avec insistance de la femme légitime à ce que son mari répudie l'esclave et l'expulse définitivement avec son fils¹⁶. Abraham se résigne à cela parce qu'il y voit la volonté de Dieu. Le plan divin est en effet celui d'une rédemption par l'œuvre visible de la miséricorde divine: les expulsés, Hagar et son fils, vont être témoins de la miséricorde et de l'aide de Dieu qui leur envoie son Ange Gabriel pour les reconforter et leur montrer les chemins de la survie (en particulier, celui de la source d'eau de Zamzam). Comme l'écrit Hayek: "L'exclusion d'Ismaël fut la première immolation imposée à la famille d'Abraham, en vue de préparer l'autre immolation, celle d'Isaak à Moriya, du Christ au Calvaire. Il est avant la lettre le premier bouc émissaire lâché dans le désert et qui consent à y périr pour purifier la postérité élue d'Abraham" (226). Cette dimension sacrificielle peut être interprétée à la lumière des thèses de Freud dans le *Moïse*. "Der Mann Mohammed" est le fondateur du monothéisme arabo-musulman *hanîf*, et pour la tradition musulmane, il "récapitule la destinée"(161) d'Abraham.

¹³ Pour les mystiques "le charisme spécifique d'Ismaël a été l'*acceptation* de son sort, la *résignation* (*ridâ*) à sa condition ingrate" (Hayek 227-8).

¹⁴ Fethi Benslama (2002) a donné de la figure de Hagar une interprétation psychanalytique qui lui attribue une place centrale dans la structuration de l'inconscient musulman. C'est la figure de cette femme occultée à l'origine et dont la relégation est affirmée sans être véritablement assumée – elle n'est ainsi mentionnée aucune fois nominalement dans le Coran (ce sont essentiellement les chroniqueurs qui la nomment).

¹⁵ Il s'agit plus précisément d'une transformation de leur relation à la suite de la grossesse de Hagar. Pour les détails, voir le récit biblique Gen 16, 4-6 (jalousie), 7-11 (bannissement).

¹⁶ Le récit biblique, lui, ne mentionne qu'une scène où Sarah observe Ismaël au jeu (solitaire) et demande à Abraham de l'éloigner, car elle ne veut pas qu'il soit héritier en même temps que son fils Isaak (Gen 21, 9-10).

Descendance et rivalité: le secret du père

Le Prophète arabe revient, comme nous l'avons souligné plus haut, à une conception généalogique du monothéisme tout à fait comparable à celle des Juifs. Le monothéisme est une alliance renouvelée de génération en génération par l'élection paternelle d'une lignée préférentielle à laquelle l'alliance est dévolue à la fois par descendance charnelle et choix paternel. Ce choix est issu de la nuée où sont préférés les messages du Seigneur. Il est ainsi immotivé et arbitraire. Il n'y a que le Seigneur pour connaître les voies de la succession. Le père dépositaire de l'alliance à une certaine génération de sa transmission est présenté dans la Bible comme l'exécutant des décrets inscrutables du Seigneur. Les préférences de celui-ci ne sont pas expliquées. Les détours de sa grâce sont assimilés par la génération héritière à la volonté souveraine du père charnel direct. C'est cette volonté qu'ils leur faut scruter et deviner pour établir leur propre élection. Or, l'expression de cette volonté n'est très souvent pas aussi univoque qu'elle ne puisse être remise en question par le frère dépréfééré. C'est alors que surgissent, dans le conflit interfraternel, les arguments de dissimulation, inflexion, falsification de l'élection paternelle et avec eux la réaffirmation de l'argument généalogique d'une clarté spéciale de la descendance, en particulier primogénitaire.

Alors que le christianisme paulinien invente la seule figure permettant de rompre avec cet argument, la prédication mohammédane depuis l'Hégire est celle d'une véritable lutte de succession. Un frère s'éveille à ses droits après les avoir laissés reposer pendant un temps (ici très long) et les revendique à présent d'autant plus radicalement. C'est un peu sur ce modèle que va s'organiser la grande majorité des dissidences religieuses au sein de l'Islam.

Il y a en effet une dialectique entre l'argument généalogique et l'argument dogmatique de ces dissidences: des gens de la même *gens* (ou gaine pourrait-on dire par association à l'arabe *fakhdh*), de la même *dhurriyya*, peuvent rester en dehors de la filiation ou de l'héritage - il peut en d'autres termes y avoir une filiation charnelle, mais en même temps exclusion de l'héritage; la dialectique est alors la

suiuante: comme la foi n'est pas vérifiable, mais que seule la filiation charnelle l'est¹⁷, il sera toujours question de celle-ci. Ainsi, tant que les deux affaires, de la proximité généalogique et de la fidélité au père par assentiment à sa foi, restent liées même du lien le plus ténu, l'argument généalogique ne peut être écarté. Paternité et filiation sont précisément choses voilées: le père est toujours père d'adoption et d'élection, le fils toujours fils par fidélité et identification; en même temps élection et identification ne sont pas vérifiables. Il n'y a dès lors pas moyen, pour donner poids et force à une prétention de filiation, de s'affranchir du lien charnel – sauf à faire, comme dans le christianisme, rupture décisive dans l'histoire du salut et sortir résolument des filières plausibilisantes du sang. Cela fait qu'entre l'islam et le judaïsme, et surtout au sein de l'islam, entre ses *milal* (groupes confessionnels) et ses *nihal* (ses novations dogmatiques, ses dénominations pourrait-on dire), le conflit reste celui de factions charnelles. Il demeure fondamentalement un conflit de type clanique structurant une guerre de succession.

La conflictualité clanique dans l'Arabie préislamique est antérieure à la revendication mohammédane. En effet, pour les factions claniques toute guerre est guerre de succession et toutes les prétentions se corroborent d'une prétention ultime de filiation ou de descendance. Le paradigme même du conflit (interclanique ou intertribal) aurait ainsi une structure fratripolémique. Notre hypothèse est que celle-ci est fondée dans l'idée d'un secret du père et d'un arbitraire de son élection.

Au point de vue de la psychanalyse, tout père est, comme nous l'explicitons plus loin dans les interprétations analytiques que nous proposerons de l'histoire des monothéismes, adoptif, électeur et voilé (dans le secret de son élection). Tout frère est ainsi rival d'un frère quant à cette adoption, son fait, sa certitude, sa légitimité et les droits qu'elle confère. La rivalité fraternelle tourne toujours autour d'un devinement du Père et de sa volonté. L'espace idéal d'une telle rivalité est marqué primordialement – quand nous pensons au Moïse de Freud – par la figure instituante d'un père qui adopte spécialement un fils, c'est-à-dire qui élit sa descendance dans une branche ou une lignée qui sera son peuple et sa multiplication.

¹⁷ Nous verrons plus loin que celle-ci précisément ne l'est pas non plus parfaitement. En tous les cas, elle le cède en évidence à la descendance par la mère. Ce fait inspire à Freud (dans son *Moses*) une distinction entre évolution matérielle et évolution spirituelle des cultures matriarcales et patriarcales. Nous discuterons l'argument freudien plus bas.

Il y a ainsi toujours doute et flottement quant à la volonté du Père. Nous montrerons plus loin que le motif essentiel de cet être-voilé de la volonté paternelle, de son manque de transparence et de clarté, est le motif monothéiste par excellence, le motif identifié par Freud comme ce qui, dans le monothéisme, est latent et fait retour dans toute percée du religieux quelle qu'elle soit. Nous proposerons une interprétation de cette latence qui diverge de celle proposée par Freud comme celle d'une tyrannie, d'un meurtre, d'une faute et d'un remords originaires. Nous indiquerons l'endroit d'une deuxième latence dans cette latence. Ce redoublement permet de donner une plus grande consistance à l'hypothèse freudienne elle-même puisqu'il permet non seulement de la dérouler dans le sens descendant, qui est celui parcouru par Freud, mais également dans le sens inverse ascendant, ce qu'elle exige d'ailleurs elle-même pour faire sens. Il s'agira de montrer la latence d'une blessure originaire dans le père lui-même, qui est celle de son avoir-été-enfant. Cette deuxième latence fait du devinement de son vouloir une identification non pas à la plénitude de sa puissance, mais à celle de son impuissance. Nous appellerons celle-ci passion du père et tenterons de reconcevoir, à partir de là, la problématique psychanalytique de l'identification.

Je voudrais donc appliquer aux trois monothéismes rivaux les thèses que Freud développe dans son *Moïse* pour comprendre l'émergence de l'idée monothéiste elle-même à partir d'événements structurant le psychisme humain lui-même. Je tenterai de donner une exposition synthétique des thèses freudiennes. Ce sera l'essai d'une déduction des idées de Freud à partir d'énoncés principaux et de théorèmes qui en résultent. Cela permettra d'articuler ces idées de manière prégnante.

L'hypothèse freudienne d'un motif monothéiste universel

La reconstruction systématique de l'argumentation – qui a quelque chose de scolastique et qui fut d'ailleurs tentée par Freud lui-même à plusieurs reprises¹⁸ –

¹⁸ Freud a dû remanier, dans les parties successives de la version définitive, de manière de plus en plus synthétique, l'argumentation du *Moses*. Cela tient aux *fata libelli* du *Moses* – des errances, interruptions, reprises, renoncements politiques,... caractérisant le devenir de l'ouvrage. L'ensemble des pièces de l'hypothèse et de la déduction freudienne dépasse le *Moses* en tant que tel pour inclure *Totem und Tabu* (1912-13), *Massenpsychologie und Ich-Analyse* (1921), *Die Zukunft einer Illusion* (1927), *Das Unbehagen in der Kultur* (1930). Ces œuvres marquent une progression dans l'élaboration de l'hypothèse qui trouve son aboutissement dans le *Moses* (1939).

laisse advenir des points de vue heuristiques sur de nouvelles hypothèses. Je formulerai ces nouvelles hypothèses un peu plus loin.

Commençons par la déduction de l'idée freudienne. Un agencement possible de ses principales positions serait le suivant:

Toute religion est religion du père.

La religion naît d'un fait réel de la préhistoire humaine, à savoir du meurtre du père primordial (Urvater) de la horde primitive par ses fils associés à cette fin. Ce meurtre est répété dans tous les groupes humains, à tout niveau d'organisation – ou de non-organisation – de la société (pré-société, non-société) humaine. La séquence d'émergence de la religion est la suivante.

Le père primordial (Urvater) est tyrannique, "féroce et obscène" (comme dit Lacan¹⁹): il se réserve toutes les femmes de la horde, châtie ou chasse ses fils récalcitrants à sa tyrannie. Il écume dans sa surpuissance et son arbitraire.

Les fils / frères craignent et aiment le père. Ils s'identifient à lui de deux manières: selon le mode de l'identification d'amour en s'identifiant avec sa surpuissance et sa grandeur;

selon le mode de l'identification de haine en s'identifiant ici encore avec sa surpuissance et sa grandeur.

De cette ambivalence naît cependant, sous la pression de la frustration sexuelle et d'autres renoncements pulsionnels, le désir et l'acte du meurtre du père. Les fils s'allient, tuent leur père et se libèrent de sa domination.

"Après le meurtre" apparaissent, dans mon interprétation de la déduction freudienne, une évolution et une problématique spécifiques, ayant un centre propre: les frères sont travaillés par un sentiment de culpabilité qu'ils ne peuvent alléger que par la déification du père tué et par l'institution d'un culte voué à lui. Les autres suites du meurtre au sens des changements advenus dans la situation des fils, des mères et des sœurs, dans la structure du groupe, allant dans le sens d'une satisfaction du désir, sont très importantes pour mon interprétation de l'idée freudienne de

¹⁹ Lacan 1986, p. 15. Voir également Clam 2004, 90sq. sur la signification du père primordial comme instituteur de la loi.

monothéisme. Je ne pourrai la discuter que plus loin, dans le contexte thématique de la rivalité fraternelle.

Le nouveau Dieu cause donc d'un côté chez ses meurtriers des sentiments de culpabilité, de repentir et d'amour; cependant, les sentiments de haine, le désir de tuer et de détruire ne disparaissent pas dans la nouvelle religion. La loi de l'ambivalence de la relation au père se conserve dans la nouvelle dimension religieuse.

Cette ambivalence s'exprime le plus souvent et de la manière la plus authentique dans la dimension sacrificielle de la religion: périodiquement des représentants de la figure paternelle et filiale sont sacrifiés cérémoniellement – tels par exemple des rois sacrés, des grands prêtres, des fils choisis. Cela a le sens d'une répétition de l'acte meurtrier qui a éliminé le père primordial comme acting out chargé des affects de haine de l'identification haïssante au père²⁰.

Cela mène à une interpénétration des figures du père (tyrannique) et du fils (rebelle). Le fondateur de la religion ainsi que ses pontifes représentent le père primordial et incarnent sa grandeur effrayante qui ne cesse d'exiger un cruel renoncement à la satisfaction des pulsions. Dans cette mesure, ils attirent sur eux la même ambivalence des sentiments d'amour et de haine que le père primordial produisait originellement chez ses fils. Ils sont, dans un ré-agissement du meurtre primitif, mis à mort sacrificiellement comme représentants de ce père primordial. Ce meurtre prend ici le sens d'un sacrifice religieux et rituel, car la communauté ne tue pas le bouc émissaire uniquement par haine. Elle est également mue par de la culpabilité. Cela veut dire que le sacrifié doit avoir une valence de culpabilité et devenir le représentant des fils rebelles. C'est à la place de la communauté des frères qu'il expie l'acte meurtrier.

Toute religion est périodiquement scandée par des sacrifices. Cela est un trait qui lui vient de l'indélébilite du motif monothéiste qui l'anime et opère en elle. Toute religion est mue par ce motif et n'a d'autre *vis* (efficace) que lui. Sans lui, elle perdrait sa substance, son efficace et son opération même.

²⁰ Simons (1992) donne du sacrifice des "kings of disaster" une interprétation strictement girardienne, s'alignant plus fortement, sinon exclusivement sur la dimension rivalitaire d'un désir mimétique impliquant les frères – plutôt que sur l'hypothèse d'une tyrannie paternelle. Sur le désir mimétique, voir Girard 1972.

Cela veut dire que les événements du temps primordial ont fait subir à la psychè collective des traumatismes qui ne peuvent pas s'estomper. Ils ne peuvent guérir que par les cycles religieux de répétition de l'acte et de sa pénitence: avec le meurtre primordial une "exigence" (Anspruch) a été "fondée" (gestiftet) dans l'inconscient de la psychè collective, une exigence que les fils de l'homme ne peuvent pas satisfaire. Elle est irréductible et se maintient, dans sa latence même, comme un – ou faudrait-il dire le – moteur de l'histoire de l'âme.

Cela mène à une sorte de réflexion du motif religieux primordial dans l'histoire de la religion et inversement de cette histoire dans le motif primordial. Dans toute religion, le motif du meurtre du père est, pour Freud, le seul vrai motif opérant et efficace: c'est pourquoi il est aussi le motif qui revient sans cesse comme un refoulé. Il n'est en effet rien d'autre que l'unique refoulé, le refoulé originaire. Il fonde l'histoire tant de la psychè individuelle que collective. Freud voit cela comme une insistance de l'idée monothéiste dans toute religion et comme compulsion de répétition de son appropriation et de son ré-agissement. C'est pourquoi le Dieu de Moïse, Adonai, le vrai Dieu unique de l'authentique motif monothéiste, opère dans le dos du dieu-volcan (Vulkangott), Jahvé, qui est le dieu de la rénévation du vrai Dieu par le peuple de Moïse. La religion de Jahvé-Qadesh est, pour Freud, sans cesse travaillée par la force et la pureté mosaïque du vrai motif monothéiste. Celui-ci finira d'ailleurs par en avoir raison.

Dans la religion, il n'y a pour Freud que des hommes, pas de dieux. Cela n'invalide en rien le religieux en elle. Le religieux demeure en effet fondé dans le domaine de la psychè (individuelle et collective) qui détient les intensités du vécu les plus précoces et les plus fortes. Un tel vécu ne peut être ni annulé ni anéanti ni oublié. Il est fondateur de toute la vie psychique ultérieure, déterminant toutes ses vicissitudes. La psychè est prisonnière de ce piège de la facticité des faits primordiaux, des actes de l'origine. Les traces mnésiques de ces faits constituent les forces les plus vivaces et les plus décisivement structurantes de la vie psychique.

Il en résulte, que la religion est certes elle-même une illusion – cela veut dire qu'il n'y a en elle que des hommes (des pères humains), mais pas de dieux – d'une part; d'autre part cependant le vécu religieux, et je veux dire par là le vécu fondamental pathologique de la psychè, n'est que la passibilité de l'âme fondée dans des

traumatismes déterminés²¹. Il est ce qu'il y a de plus réel dans la psychè comme réalité de sa structuration et de son nouage autour de fondations de souffrance. Ces fondations sont celles de motifs inguérissables, pathétiques, douloureux et compulsivement répétitifs comme autant d'exigences insatiables.

L'histoire de la religion ou des religions en général doit être lue par conséquent comme l'histoire de l'efficace de ces exigences. C'est pourquoi l'arbitraire et la bizarrerie apparents des contenus religieux et de leurs transformations historiques ne doivent pas nous induire à cumuler pour ainsi dire le caractère illusoire de la religion avec sa formation erratique. Les formations religieuses sont de la même substance que les formations névrotiques – au sens que leur donne la psychanalyse freudienne. Elles sont tout simplement nécessitées, de la même manière que les formations névrotiques, par des contraintes psychiques animées par l'angoisse et la culpabilité. La religion est une illusion dont l'efficace est inscrite dans la détresse de la psychè. Elle loge dans le même domaine de réalité que les signifiants de la névrose qui tranchent dans les corps et la substance anxieuse des âmes. Tant dans la religion que dans la névrose est à l'œuvre la même contrainte à la répétition du trauma et à l'agissement de sa guérison dans des sacrifices accomplis sur soi et sur l'autre.

Tentons à présent d'approcher le cas particulier du monothéisme sémitique à partir de la déduction freudienne des thèses du *Moïse*. Nous pensons pouvoir articuler une telle approche de la manière suivante.

Moïse est un homme et non pas un dieu. Sa religion est une illusion, comme toutes les autres. Toutefois, en insufflant au motif du monothéisme comme seul vrai motif religieux une nouvelle vie, il agit sur la substance même de la psychè collective. Le refoulé de ce motif essentiel, dans l'insistance constante de son retour, prend les voies que Moïse lui ouvre pour sortir de sa latence dans la psychè collective et individuelle.

Moïse représente, comme fondateur religieux, à la fois une figure du père et une figure du fils. Il permet au motif monothéiste fondé dans le temps primordial de

²¹ Qui ne peuvent être décrits avec précision que par la psychanalyse et suivant ses méthodes d'exploration de l'inconscient et de ses contenus refoulés.

prendre forme et validité: il donne au meurtre du père une actualité nouvelle, déchaîne ainsi les sentiments insoutenables de haine et de culpabilité liés à ce motif et leur offre un exutoire dans le ré-agissement du meurtre primordial sur lui-même. En leur ouvrant ces voies, Moïse assume un rôle au caractère intrinsèquement sacré qui s'exprime dans la sanctification, par son peuple, de sa figure comme prophète du dieu unique et l'organisation autour d'elle d'un "Loi" qu'elle apporte, instituant un cycle religieux de guérison périodique du complexe du meurtre.

Cet homme Moïse n'est pas un Juif, mais un Egyptien. Cela veut dire qu'en tant que figure du père, il n'a pas de horde donnée à l'avance comme la sienne. Il doit s'en choisir une. Ce qu'il fait en élisant le groupe marginal et honni des Juifs pour être son parti et son peuple. Il en fait ainsi le peuple élu de Dieu-le-père.

L'homme Moïse de l'Islam est l'homme Mohammed – et non pas Abraham. Celui-ci serait plutôt l'ikhnaton de l'islam, le père qui fit prêcher et établir dans son propre peuple la religion du dieu unique. Mohammed par contre devient un étranger pour les arabes quraishites – qui constituent sa tribu au sens strict du terme -, à partir du moment où il découvre leur descendance abrahamique et la déclare. Le prophète s'est ainsi choisi un peuple à partir de la restauration d'un lien généalogique à un père se tenant jusque-là en dehors de ce peuple et à son monothéisme²².

²² Il faut souligner que l'affirmation d'un lien de descendance entre Ismaël et les arabes du désert ne se laisse aucunement vérifier par l'examen historique. Un tel examen a été entrepris avec une extraordinaire érudition par René Dagorn (1981). Ses conclusions ne ménagent aucune place au doute. Il est d'autant plus surprenant, dans ces conditions, que la tradition arabe ait reçu avec si peu de réticence, à un stade aussi avancé de son histoire, une affirmation mythifiante de ce genre. En tout cas, le fait historique accuse l'étrangeté nécessaire du père quand il s'agit de fonder une tradition monothéiste assumant le motif du meurtre du père avec ses refoulements et ses retours. Maxime Rodinson, dans sa préface à Dagorn, reproche à une grande partie de l'historiographie et de l'islamologie occidentales – et notamment Hayek (Dagorn 1981, p. xvi, mais encore plus à Massignon et Moubarak) – d'avoir rapporté la geste ismaélienne sur la base de sources traditionnelles, sans considérer un moment la présence ou l'absence de faits historiques qui la corroborent. Ces historiens restent ainsi, aux yeux de Rodinson, en défaut par rapport aux exigences de l'enquête scientifique. Ils cèdent à des préjugés qui leur sont d'autant moins remarquables et d'autant moins reprochés qu'ils sont communs aux historiens issus et religieusement solidaires des trois traditions monothéistes. C'est cette quiétude dans la discrétion de l'opinion générale que vient rompre l'enquête de Dagorn. Si la spéculation freudienne est, elle aussi, fortement détonnante, c'est parce qu'elle rompt le consensus quiet d'une science qui n'interroge pas sa solidarité avec les traditions religieuses admises comme évidentes et non questionnées dans leur valeur de sources historiques. L'hypothèse, voire l'affirmation de Freud que Moïse est un étranger défie très violemment ce consensus et cette évidence. Elle pose surtout le principe même d'une démythisation du religieux: derrière les liens incontestés du sang, il y a l'ensemble des motifs qui les créent et les usent pour venir à bout de l'étrangeté du père.

Avec la "réacquisition de l'unique grand père primordial" (*Moses* 540), Mohammed a permis à ses congénères "une élévation extraordinaire de [leur] conscience de soi" (*ibid.*). Vingt cinq siècles après son bannissement au désert, Ismaël / Mohammed prend conscience de son ascendance. C'est la figure du père qui prend corps devant ses yeux. Il comprend son propre destin comme le chemin de souffrance du sacrifié.

La différence entre l'homme Moïse et l'homme Mohammed est que celui-ci peut relier son motif monothéiste à un père généalogique. C'est d'ailleurs sa seule chance de s'appropriier comme héritage une partie de l'idée monothéiste.

Perspective sur une autre hypothèse

Nous voulons tenter une déduction de la rivalité fraternelle à partir de la conception freudienne du meurtre du père. Freud n'a pas, en effet, livré lui-même une telle déduction²³. Ma thèse est ici qu'une telle déduction de la rivalité fraternelle rendrait plus consistante la pensée freudienne du religieux et de son origine dans le meurtre du père primordial. Elle la compléterait en effet à un endroit crucial. En tous les cas, elle en dégage de fait le noyau véritable. Ce faisant, elle n'aura pas de peine de rendre plausibles les motifs autonomes d'une fondation de la rivalité en un type – jusque-là peu travaillé – d'identification "pathétique".

Les figures d'une fondation du monothéisme se répètent pour Freud pour offrir à chaque fois de nouvelles variantes, toutes cependant demeurant ancrées dans le meurtre du père. Je vais essayer d'articuler systématiquement la noyau constant de ces figures.

Un père choisit un peuple, c'est-à-dire un fils pour en faire la voie de sa descendance et de sa lignée (sa *stirps*).

Il n'y a pas de paternité qui ne serait pas élection d'un fils, sa nomination comme tel. La simple descendance charnelle est structurellement servile. Par des désignations symboliques prenant une variété de formes, le descendant doit être inséré dans la lignée de la descendance. Une prétention, un droit à la succession ne peut se fonder que sur une telle élection et appropriation du fils par le père.

²³ Je renvoie ici à la version allemande bien plus détaillée du présent travail, dans laquelle je consacre tout un développement à ce manque (Clam 2006).

Dans cette mesure, le père est toujours solitaire, étranger, toujours un "égyptien". Son dessein d'élection doit toujours être déchiffré.

Il y a une sorte d'incertitude d'élection principielle et abyssale – celle de l'engendrement – dans la relation au père. Elle s'oppose à la certitude de l'enfantement, de la provenance de la mère. L'opération du père dans l'advenir de la descendance étant lointaine et ses effets différés dans le temps, la provenance du fils de la *stirps* du père – qui passe imaginativement entre les reins du père – est par nature voilée et mène Freud à la postuler comme le mode d'advenir le plus spirituel²⁴.

En quittant les sécurités maternelles, l'humanité entre dans l'espace de la domination paternelle avec les duretés qui sont inhérentes à l'énigme et au secret de ses desseins; à la demande insistante des fils, face à un telle inscrutabilité, de savoir s'ils ont été adoptés ou non par le père; à la rivalité avec un frère qui pourrait toujours prétendre à une descendance charnelle du père, et du coup arguer d'une descendance spirituelle et d'un droit à l'héritage paternel.

La rivalité entre frères se fixe dès lors en une scrutation de la volonté du père. Ma thèse ici est que le secret du père, comme le secret de toute puissance, est celui de son impuissance – il n'y a pas de puissance sans secret, sans le voilement d'un dessein, d'un arbitraire. La participation au secret est découverte et participation à l'impuissance de la puissance.

C'est ainsi que s'explique la dimension sacrificielle de la séquence amenant le retour du refoulé de l'idée monothéiste. L'homme du monothéisme (Moïse, Jésus²⁵), le père électeur de sa filiation et de sa descendance doit lui-même mourir, parce qu'il "avait

²⁴ Sur cette "victoire de la spiritualité (Geistigkeit) sur la sensibilité (Sinnlichkeit)", voir le *Moses* 560.

²⁵ Les raisons pourquoi Mohammed, qui est un "homme du monothéisme", un prophète du Dieu-père, n'a pas été sacrifié sont complexes. Son sacrifice semble avoir été reporté sur son gendre Ali – sacrifice que nous discutons plus loin. La prophétologie coranique s'articule, dans ses récits répétés des vocations prophétiques de la tradition juive – incluant Jésus -, régulièrement autour du rejet et de la persécution du prophète par les *gens* auxquelles il est envoyé. Il risque toujours le martyr, sans le subir toujours, ou encore pour le subir et en sortir vivant, selon la volonté du Dieu qui l'envoie et qui entend ainsi montrer sa puissance dans les miracles de sa délivrance. Tel est le cas d'Abraham dans la tradition islamique, laquelle brode longuement sur sa persécution par Nimrod (figure parallèle au Pharaon persécuteur de Moïse) créant une légende tissée de prodiges (Hayek en relate l'essentiel dans les premiers chapitres de son ouvrage – 1964 – qui forment une étude sur Abraham dans le Coran et la tradition islamique).

lui-même été un enfant" (ein Kind gewesen war), comme Freud l'explique (*Moses* 556). C'est-à-dire parce que lui-même a pris part au meurtre du père.

La perspective que je propose ici ouvre sur une hypothèse qui s'éloigne significativement de l'hypothèse freudienne. Il s'agit à présent de corroborer la nouvelle hypothèse.

Passion du père et rivalité pour sa faveur

Il nous faut maintenant revenir sur la figure du père primordial pour l'observer de plus près. Le père primordial est, dit-on, supérieurement grand et puissant.

Dans le dos de ce père primordial est à l'œuvre l'autre père, l'unique. C'est la "tradition" du monothéisme qui, comme un germe ou une ombre opère dans le dos de toute divinité et au fondement affectuel de toute religion. Le Dieu de Moïse, le Dieu unique Adonai, prend de plus en plus d'ampleur derrière le dieu-volcan Jahvé, le dieu du lieu Kadesh où les Juifs ont renié leur dieu unique et se sont détachés de l'idée monothéiste – pour s'assimiler aux peuples voisins. Adonai agit sur le dieu-volcan en le désintégrant et le contraignant à entrer dans une synthèse avec lui, préparant ainsi l'advenue du vrai motif du monothéisme.

Nous nous interrogeons: Qu'est ce que cette ombre qui agit derrière toute figure divine et la fait se disjoindre progressivement, pour finalement la dissiper? De quoi la figure divine comme telle est-elle malade? La réponse de Freud serait: elle est malade du motif, de l'exigence du monothéisme comme la vérité, la part de vérité du délire religieux, c'est-à-dire du fait et de la facticité du meurtre primordial du père.

Le temps primordial de l'humanité et le temps primordial de l'individu sont le même temps, l'âge des origines du monde, du nouage et de la sexuation de la psychè. C'est l'autre monde dans lequel celle-ci est impressible, sous tous ses angles, de toute incidence. Elle est le sol de tous les mondes qui en dérivent et possède ainsi un statut fondateur par rapport à eux. Les intensités du premier âge du monde ne peuvent que s'affaiblir et tout le vécu des âges suivants est marqué par ce déclin de l'intensité et un affermissement croissant de l'univocité du monde. Dans ce monde, la figure paternelle émerge comme celle d'un grand Autre surpuissant à qui fait face un infans incapable d'exister de lui-même. L'infans est structurellement prématuré et, dans son impuissance, un organisme écorché, livré à la surintensité des affects,

quelques tendres qu'ils soient. Tout doit le blesser, car il constitue en lui-même et à part soi le fondement de toute vulnérabilité. Il est ainsi sensible à toutes les éraflures et les encoches qui se tracent sur la surface du monde. Il est affect-monde.

L'ombre du père est sa surpuissance elle-même. De cette simple surpuissance et de l'impuissance de l'enfant naît une sorte d'atteinte abusive. Le père a toujours déjà abusé de l'enfant. Il entre toujours avec un excès de force dans sa matière molle, la blesse et la dévaste. Le père primordial de Freud doit, de son côté, ressentir, en plus de cette violence structurelle, une contrainte à ménager-et-blesser qui est issue de son propre fond psychique: c'est une contrainte à l'ambivalence à partir de laquelle le blessé blesse, le violé viole, celui qui veut ménager dévaste, souille et profane. Il y a là une inscrutabilité du motif du vouloir-ménager / blesser fondé dans le temps primordial.

Le motif du père primordial qui se trouve à l'œuvre dans le dos de toute religion et de tout sentiment religieux, les travaillant de leur source même, jusqu'à leur imposer un retour à leurs motifs authentiques, doit être cerné plus précisément comme celui de la passion du père. Le père n'est pas uniquement détenteur d'une surpuissance au service de pulsions insatiables, mais sujet d'une passion qu'il vit comme sa propre blessure infligée à lui dans le temps primordial – qui est le sien propre. Le surpuissant, le grand Autre agit sa surpuissance sur un impuissant à partir d'une compulsion de répétition de sa propre passion, de son propre trauma. Il a lui-même été un enfant – avant d'être père, progéniteur et culteur d'enfant. Il a lui-même connu la détresse du fils châtré, banni et sacrifié.

Freud sait que "le père aussi avait été un enfant", comme il l'écrit à la fin de son *Moses* (556). Cela cependant ne le met pas sur la piste que je suis ici, mais le mène à la conclusion simplement historique que Moïse représente une figure du père parce qu'il participe à une autre figure paternelle, celle du Pharaon Ikhnoton. On a l'impression que Freud commet une erreur de raisonnement: que son Dieu-père, qui n'est pas, comme Freud ne cesse de le souligner, un Dieu tout-puissant, transcendant, mais uniquement un dieu issu du modèle d'un père humain, n'"avait" jamais "été un enfant". Il nous faut précisément interpréter ce trait passionnel, traumatique, secrètement opérant dans le père primordial de la horde comme constituant son déchirement névrotique propre, pour obtenir la clé de l'ensemble de la déduction freudienne – tant en termes de psychologie individuelle que de

psychologie collective. Il y a une blessure originaire dans le père primordial lui-même qui provient de la latence propre à celui-ci. Les raisons que nous avons de poser une telle latence dans le père primordial sont nombreuses et ont été particulièrement relevées dans la mystique – et encore plus la gnose – tant juive que musulmane ou chrétienne. Dieu est abyssal dans sa toute-puissance, son omniscience, sa providence: toutes ses perfections, toutes ses positivités sont sans limites. Le sans-limites de ses perfections forme une infinitude, une sorte de négativité qui empêche la saisie simple de son essence par l'intellect humain. C'est précisément ce genre de négativité qui n'intéresse pas la mystique monothéiste d'une latence seconde dans le Dieu unique: celle-ci n'est pas négativité de l'infinitude, du surpassement du dénombrable et du concevable dans des qualités qui en deviennent quelque peu flottantes. Il s'agit bien plutôt de la *coincidentia oppositorum* dans l'abîme divin, avant toute chose, de la coïncidence de vrais opposés et non pas de l'illimitation de positivités. En Dieu le bien et le mal coïncident de manière à rendre insoutenable toute théodicée. C'est le Dieu de Hiob, tel que C. G. Jung l'a projeté²⁶, souffrant lui-même de sa surpuissance, ressentant en lui le travail de son ombre propre et l'insistance d'un refoulé qui revient pour demander expiation et réparation.

Il y a ainsi dans le Dieu-Père un fond du fond (Grund des Grundes) ou un sans-fond / un fond primordial, un abîme dans l'abîme (en-sof), une latence de la latence. Une telle manière de figurer le dernier recès de ce qui peut rendre raison et articuler le principe de la non totalisabilité divine fait accomplir au fond un tour en lui-même le rendant véritablement abyssal. Ce tour peut se répéter indéfiniment et représente une béance mobile dont le mouvement fait les nouages de la différenciation et de l'identification psychiques.

La figure du père primordial de la horde est posée par Freud comme inaugurale de tous les drames de la sexuation et de l'individuation. Elle ouvre ces drames et en constitue la part, le motif latents. Elle est la latence qui met en mouvement, qui pousse de poussée pulsionnelle tout le devenir psychique. Freud ne semble pas se rendre compte que cette figure ne peut être sans présupposition. Pas au sens logique, mais au sens dramatique inhérent à la structuration psychique dont cette figure est le nœud - ou le nouant. Le drame ne doit pas être uniquement déployé en

²⁶ Dans son *Antwort auf Hiob* 1961.

avant, mais aussi en arrière vers ses origines propres. Le drame est noué par cette figure; il n'est pas uniquement mu à partir d'elle. Il y a dans le germe, l'ombre et la latence mêmes que représente cette figure un germe, une ombre, une latence qui la réinvoluent en arrière en elle-même et la rendent abyssale.

Dans la structure du drame en question, cette réinvolution renvoie à l'"avoir-été-enfant" du père. Par rapport à la rivalité fraternelle, elle renvoie à la sensibilité de l'enfant pour l'ombre dans le dos de son père comme passion de celui-ci; elle renvoie aussi à sa motivation de s'identifier justement à cette place de la faiblesse du père. Devant l'Autre surpuissant et surdimensionné, l'infans est avant tout un pressentant et un devinant d'ombre et de traumas. Ni lui ni le père ne pressentent l'opération de ce pressentiment. La vérité – qui œuvre et insiste dans le délire et en particulier dans le délire religieux – se transmet dans les blessures du grand Autre et dans rien d'autre. Aucun infans ne s'éveille uniquement à la perfection, la démesure et la simple grandeur de l'Autre. Aucun ne reçoit uniquement de là sa plaie et sa dévastation. Tout infans est, dans son affect primordial, de fond en comble et de part en part en affinité avec ce qui avait été chez le grand Autre expérience vulnérante de l'être démesurément dépassé et envahi. Cette expérience constitue dans l'aujourd'hui de l'infans faisant face à cet Autre l'ombre de celui-ci, sa part de passion, le refoulé de sa propre impuissance et le souvenir de sa dévastation par le simple face-à-face d'un Autre toujours déjà là à l'entrée du monde. C'est l'expérience toujours déjà faite fantasmatiquement du meurtre de l'Autre précédant.

"...l'ombre du dieu, dont il [le dieu de la rénégation] a pris la place, devint plus forte que lui", écrit Freud dans son *Moses* (499). Tel est le processus de succession: renforcement du refoulé (du meurtre du père) dans le dos du père surpuissant actuel. Le refoulé rassemble dans l'ombre l'impulsion nécessaire pour percer sous la forme de l'exigence fondée à l'origine et demandant sans cesse satisfaction. Ce qui demande ici satisfaction n'est pas simplement l'exigence d'une puissance supérieure qui soumet une autre puissance, actuellement régnante, et lui succède.

L'identification des fils ne s'accomplit qu'apparemment autour des attributs de puissance et de grandeur. Tant l'identification aimante que haïssante des fils, c'est-à-dire leur identification dans toute l'ampleur de son ambivalence, s'accomplit autour de la passion invisible, souterraine du père, blottie dans l'ombre de son motif glorieux. Les deux identifications ont leur adhésion, leur point d'adhérence non pas

dans la plénitude de puissance paternelle, mais dans son pâtre non manifeste. L'identification s'oriente sur ce qui est tu, sur le secret, le recès de la surpuissance du père en tant qu'elle est de son côté tout aussi originairement ennocturnée par la traumatique du temps, du monde et de l'affect primordiaux. C'est une identification "pressentante", participant au secret uniquement pressenti - mais de certitude absolue – de la faiblesse et du pâtre du père²⁷. C'est une identification avec l'ancêtre pressenti (mit dem "Ahnen", pourrait-on dire en sollicitant la polysémie du vocable allemand).

Rien d'autre ne peut expliquer la rivalité fraternelle. Celle-ci est donnée d'évidence et elle a plus que des raisons structurelles – en particulier dans la spécularité originaire de la vie psychique et de ses lignes pulsionnelles agressives²⁸. Les frères rivalisent pour ressembler le plus possible au père dans sa blessure secrète et dans sa manière de la porter agissante en lui et de la dissimuler. Dans l'attente des frères, la faveur du père va à celui qui pressent et imite au mieux le père dans sa passion.

Une figure de l'éclusion de la rivalité

Je peux ici amener un exemple, qui me paraît parmi les plus marquants, pour illustrer cette figure. Dans cette exemple, la rivalité des frères n'éclate pas, alors que l'identification au pâtre paternel est parfaite et que l'élection du préféré, au point de vue du père, l'eût été aussi. On pourrait même affirmer qu'il s'agit là de l'unique variante de la figure de l'identification pathétique qui sauve à la fois l'identification rivalitaire et l'élection de tous les fils. C'est une variante qui absente la rivalité originaire: elle en contourne le déni en imaginant l'unique scène sur laquelle elle ne puisse pas apparaître. La rivalité n'est rendue impossible ici ni par déni, ni par dénégation, ni par refoulement de ses éléments (pulsionnels), mais précisément par un retrait réel de contexte: on n'en arrive jamais à la rivalité parce que la chance de son émergence est dès l'abord déréalisée; les deux fils succombent, avec un écart temporel, à la passion du père. Ils accomplissent pareillement leur sacrifice à cette

²⁷ L'identification est qualitativement autre quand elle s'effectue par rapport à un vécu passif (*pathein*) ou un agir marqué (*poiein*). Freud a relevé quelque chose de cet ordre dans son interprétation des effets d'une aperception – même en très bas âge - de la scène primitive.

²⁸ Sur le rapport entre rivalité et spécularité originaire, je renvoie à la version allemande du présent travail laquelle consacre des développements détaillés aux problématiques psychologiques du sujet.

passion: ils y portent l'offrande totale d'eux-mêmes et transforment le sacrifice en holocauste.

Tel est l'exemple des deux fils du khalife Ali, Hassan et Hussein, qui furent assassinés par des partisans de leur (cousin) et rival Mu`âwiya. Leur mort est, dans le chiisme, paradigmatique de la mort en martyr. Elle se situe de son côté dans la suite et l'imitation de la mort en martyr de leur propre père, Ali, homme saint et parfait, recueil de toutes les vertus et de tous les charismes. La tradition attribue aux deux fils zèle et pureté ainsi qu'une émulation pour être dignes de leur père. Leur mort se révèle être l'acte le plus lourd d'imitation du père: d'être massacrés, innocents et purs, par des rôtres. C'est ainsi que dans le chiisme la *homoïôsis* (assimilation) avec le père primordial fondateur de la communauté (Ali) se présente comme une *imitatio passionis*. Le père primordial apparaît comme un "patient" (un saint éprouvé qui fait patience) trompé par la ruse de ses ennemis et à qui sont ravies et son droit (la succession prophétique - la *khilâfa*) et la vie.

On pourrait dire en suivant cette interprétation que le chiisme a donné naissance à la figure la plus impressionnante, la figure rêvée d'une fin de la rivalité fraternelle. Avec la mort mimétique des deux frères, la tradition religieuse de l'islam primitif portée par le chiisme accomplit un retournement vers le charismatique et le spirituel purs. Les imams – qui sont à la tête du parti de Ali (i.e. de la communauté chiite²⁹) vont être de plus en plus spiritualisés: leur identité est tenue secrète³⁰. On va jusqu'à la déclaration d'une occultation (*ghaiba*) de l'imam et d'un arrêt de la suite imamique. Plus précisément, les imams ne se montrent plus et ne sont plus connus. Ils assurent la lieutenance de Ali jusqu'à la fin des temps. La résorption de la rivalité fraternelle semble ici être liée à une messianisation de la figure de l'imam et au climat religieux spiritualisant propre à la communauté chiite.

Freud a prodigué son attention à la figure complexe du retournement des religions paternelles en religions filiales. Un fils apparaît comme représentant de ses frères et est sacrifié en réparation pour le meurtre du père. Il devient alors lui-même père

²⁹ *chi'a* veut dire parti, communauté de... L'utilisation la plus courante est celle de "*chi`at `ali*" (parti de Ali).

³⁰ Sur les motifs chiites d'une théologie et d'une mystique de l'imamat, voir Donaldson (1933), Hossein Nasr (1988), Corbin (1971), en particulier ce dernier pour la mystique de l'occultation de l'imam et des cycles eschatologiques de son retour.

d'une communauté de frères repentants, opprésés par leur sentiment de culpabilité. En fait, ce fils a toujours déjà été père, car le chef (des rebelles) mis à mort est toujours une figure du père. Quelle que soit la manière dont on prend cette figure de l'ambiguïté patro-filiale, ce qui est important, c'est de concevoir correctement le lien qui unit le chef à sa communauté élue. Même dans les religions du fils, la question de la succession de celui-ci à la tête du groupe se pose en des termes proches de ceux que nous connaissons des religions du père. En effet, ici ou là, dans les religions du père comme dans celles du fils, il s'agit toujours du choix du fils / du frère préféré, celui dont la proximité par rapport au père est la plus grande. Faire partie des personnes les plus proches du père / fils, être uni avec lui par un lien d'amour sont les critères du choix du successeur dans les deux types de religion. Le chiisme décrit avec un attendrissement inlassable l'amour profond que le prophète (Mohammed) portait pour son gendre Ali. Celui-ci était la personne la plus rapprochée du Prophète – le premier parmi les *muqarrabûn*. Il le comprenait le mieux, car le cœur du Prophète était contre le sien. Les Evangiles décrivent de manière semblable l'amour et la proximité – ou l'amour en termes de proximité – qui liaient Jean à Jésus. L'art chrétien les représente souvent – pensons à des représentations célèbres de la sainte Cène – intimement proches l'un de l'autre, parfois même cœur ardent contre cœur ardent. L'hypothèse que j'ai développée en dehors des voies freudiennes voit dans ce mode de proximité des cœurs, dans ce lien des cœurs traversant l'histoire, un fil blanc qui coud, de génération en génération, l'organe et le secret de la faiblesse du père à l'organe du sentiment de cette passion dans le fils. L'avoir-été-un-enfant de tout père est le lieu de l'impuissance du père et de sa névrose. De père en fils se transmet et s'hérite ce tu de l'impuissance sous la forme de l'élection d'un préféré, d'un jeune cœur à qui le cœur du père se révèle. Le père a un besoin de dévoilement de sa faiblesse comme son dernier mot et son legs intime. Son avoir-été-un-enfant se dit ici comme ultime chose à dire et comme le motif à l'œuvre derrière le théâtre d'une surpuissance souveraine: aucun chemin ne peut contourner l'expérience de la surpuissance d'un père originellement vécu comme arbitraire et féroce. L'infans dans celui qui entretemps est lui-même père surpuissant et nécessairement dévastateur est ce qui est latent dans ce qui revient du refoulé et ce qui sauvegarde l'adhésion ou la suture toujours recommencées de la névrose à la structure pulsionnelle élémentaire de tout sujet. Le fil blanc qui traverse les générations est celui de la transmission simultanée

de la névrose et de son secret. Cela veut dire: les fils savent, d'un savoir inconscient, ferme et fondateur de leur filiation même, l'impuissance du père. Ils la ressentent comme abyssalement voilée. Le lieu de son recel est le cœur du père comme son "secret". Ainsi, au plus profond du cœur paternel gît l'impensable, l'inconscientisable impuissance du père. Ce n'est que quand le père, par vouloir d'élection, admet dans sa proximité un fils et serre son cœur contre le sien, qu'il rend possible la transmission inconsciente du secret comme tel et sa suture au fil blanc d'une névrose qui ne peut se transmettre que voilée à elle-même. L'écart de l'"avoir été" à l'être présent constitue pour elle une structure de *Nachträglichkeit* (après-coup) irréductible. Le fil blanc qui renouvelle de génération en génération le nouage de la sexualité est l'écriture d'un Nom-du-père qui fait tenir ensemble la psyché. Il est la trace que suit le refoulé dans ses retours, motif à l'œuvre dans l'ambivalence des sentiments tant paternels que filiaux.

L'identification avec le père est la raison de la rivalité entre frères. Les frères savent d'un savoir qui ne peut devenir conscient que le père ne peut être aimé par eux que dans la passion de son impuissance. Il s'agit d'un amour empathique du pâtir de l'être-père causé par les grands traumatismes de l'avoir-été-un-enfant du père. Dans son avoir-été-un-enfant le père a subi les "outrages" (*Übergriffe*) de son propre père, les a refoulés et s'est fait lui-même père. Le secret de la passion paternelle est toujours structurellement voilé. Il est indévoilable, sauf à envisager sa transmission inconsciente et son pressentiment dans l'accolement patro-filial. La blessure du père est ce qui est en lui et à lui celé. Elle demeure cependant l'articulation véritable et la plus intense de ce qui se communique du père. Les cœurs des fils sont les réceptacles avides d'une telle communication. L'identification avec le père ouvre une compétition entre les fils pour la proximité avec lui, pour la plus grande proximité dans le contact cordial: il s'agit de pressentir l'insécurité qui court dans son ombre et l'enjeu immédiat de sa passion. C'est une lutte pour la proximité au sein paternel et pour faire un avec sa souffrance secrète³¹. Les frères se constituent psychiquement dans cet essai de

³¹ La "patience" du père est un motif très ancien et très authentique de l'expérience minoritaire et persécutive juive. La "douceur" – d'agneau, pourrait-on dire - des pères juifs face aux humiliations et aux persécutions des groupes majoritaires a souvent été décrite dans la littérature, en particulier juive, de l'époque de l'émancipation européenne des Juifs (19^e et 20^e siècle). Il n'est pas sans intérêt de renvoyer ici à l'œuvre littéraire de Bertha Pappenheim (l'Anno O. de Freud) dont les *Erzählungen* (2002) évoquent de manière très prégnante ces figures de pères patients, qui s'opposent de plus en plus à des fils se rebellant contre leur "agnellité" (pourrait-on dire). Freud a lui-même évoqué dans sa *Traumdeutung* un rêve où une telle rébellion est mise en scène: c'est la tentation "hannibaliennne" de

se modeler rivalitairement d'après le mode très particulier qu'a leur père de supporter le secret paternel.

Il se peut que la piste que nous avons suivie dans notre interprétation nous donne un accès inattendu à la compréhension d'une constante gestuelle qui se retrouve dans bien des cultures. Elle représente éventuellement un symbole archétypique dont l'anthropologie et l'histoire de l'art n'ont pas toujours relevé la spécificité. L'accolade masculine, le serrement d'une poitrine masculine contre une autre poitrine masculine³² a essentiellement un versant d'asymétrie³³ où l'une des poitrines est plus large que l'autre et forme pour celle-ci une sorte de voûte, d'abri, de recueil – asymétrie qui peut valoir dans les deux sens, pour les deux poitrines l'une pour l'autre. La poitrine qui s'ouvre s'y prête par sa force et sa largeur. Cependant, une fois ouverte, elle est sans défense et introduit l'autre au tact de son exposition et de sa vulnérabilité. Les gestes de trahison les plus marquants ne sont pas ceux où l'on frappe dans le dos ou le flanc de l'autre, dans les points aveugles de sa garde. Ce sont ceux de coups portés derrière la garde, quand celle-ci s'est ouverte pour se refermer paternellement – devrait-on dire patro-cordialement – sur le corps d'un fils admis à s'approcher jusqu'au toucher de la poitrine. Les deux, père et fils, s'approchent par leurs parties les plus nues et s'offrent sans défense, in-nocents, sans dol et sans nuisance l'un à l'autre. A la différence du flanc et du dos, la poitrine est ce qui est spontanément gardé et qui, s'il venait occasionnellement à ne pas l'être, restaure sa garde le plus rapidement d'un mouvement réflexe qu'aucune ivresse, aucun endormissement, aucune distraction ne dévoient. L'ouverture de la poitrine est toujours ouverture d'un abri en quelqu'un qui, ce faisant, se dépouille du sien. En ce sens, le geste n'est jamais réciproque et ne peut l'être, même s'il en a, de

Commentaire [c1] :

Freud (qui s'identifie dans ce rêve à Hannibal vengeant son père Hamilcar défait par la ruse d'adversaires nombreux). Voir là-dessus la contribution d'Yigal Blumenberg à l'ouvrage collectif édité par Wolfgang Hegener sur psychanalyse et antisémitisme (2006).

³² Il ne s'agit pas ici d'une masculinité appuyée dans le sens de la virilité. L'élément viril n'est pas nécessaire. Dans l'accordement patro-filial, on peut même parler d'un retrait de l'accentuation virile, précisément du fait que celle-ci est ce qui fait illusion sur l'occulté passionnel de l'impuissance du père. Il reste cependant que c'est en tant que surpuissant, entourant ou munifiant (c'est-à-dire faisant don de sa protection) que le père se révèle dans son impuissance. Sa poitrine est à la fois large, forte et rompue - par ce qui lui vient de son fond comme son avoir-été.

³³ Il y a certes un versant de symétrie dans ce geste, qui serait celui de l'accolade fraternelle, celle entre parents de sang de même génération, celle entre compagnons (d'armes, de métier, de jeu...). Je soutiendrais pour ma part, en partant de la phénoménologie du geste, que ce type d'accolade est toujours calqué sur celui patro-filial dont nous reconstruisons les moments analytiques.

par la concomitance de l'ouverture des deux accordants, toute l'apparence. La supposition constante du geste est celle d'une entrée dans du plus grand, du protégeant, de l'entourant et d'un dépôt de soi en confiance entre ses bras. C'est une entrée dans sa garde, parce qu'au-delà d'elle. C'est cela que nous pouvons appeler une entrée dans du père. En effet, celle-ci a cela de particulier de ne pouvoir se faire que par le moyen d'un dépouillement (consenti) du père. Ce dépouillement est un fait de structure dans l'accolade – ou l'accordement – masculine, que ce soit pour y entrer ou y laisser entrer. En ce sens, il est toujours unilatéral. Il est toujours révélation par le père de sa passion, c'est-à-dire du biais par lequel il ne peut être vigile, gardé³⁴. Brutus et Judas ne peuvent en ce sens que tuer un père – tout fratricide commis à la faveur d'un tel accordement est un parricide. On ne connaît pas de filicide accompli dans l'accolade ou à sa faveur³⁵.

C'est ainsi que la métaphorique des cœurs et de leur toucher mutuel dans l'accordement est si fortement imprégnée dans la représentation du lien patro-filial dans certaines cultures. Elle y favorise l'élaboration d'une pathétique chargée d'affects très intenses. Il ne s'agit pas d'épouser cette pathétique ou de l'évoquer pour donner un surcroît d'évidence à notre hypothèse. Bien au contraire, c'est ce genre d'évidence et d'adhésion à l'affect qui empêche la percée vers les frayages désirants et les rapports de structure qui les conditionnent. C'est la sexuaton comme mode primordial de la structuration du psychisme qui fonde la relation patro-filiale et lui donne, tel à un polyèdre en évolution ou un nœud en opération, son centre, ses côtés, ses arêtes, ses symétries, ses asymétries, ses axes de pliage, d'involution et de désinvolution. Si cette relation déploie un potentiel pathétique spécifique et le cristallise autour d'une métaphorique donnée, elle le fait au bout de son parcours structural et dans l'équivoque de sa surdétermination. Ce potentiel et cette métaphorique ne sont pas nécessités, dans leur spécificité, par la structure. Ils ne sont pas l'unique imaginarisation ni l'unique affectualisation possibles du rapport oedipal. Il en existe de fait d'autres. Il se trouve toutefois que dans le biais par lequel nous avons approché notre objet, et suivant la trace de Freud dans son *Moses*, nous

³⁴ Puisque l'outrage a toujours déjà été subi par lui – il est de l'ordre de l'avoir-été - et que rien ne peut en effacer la blessure.

³⁵ Si le père tue, c'est qu'il doit tuer et il le fait dans un mouvement de rejet loin de soi de sa descendance indigne. C'est un *sphagein* ou un *occidere* qui se fait au-delà du seuil et souvent pas de la main propre du père.

avons rencontré des expressions assez fortement sémitiques du motif monothéiste. En thématissant une gestuelle transculturelle, nous avons voulu montrer comment la spécificité d'une expression culturelle déterminée de la transmission patro-filiale de la névrose pouvait être excédée vers d'autres aires et perdre sa pathétique spécifique.

Pour clore, donnons un court aperçu de notre hypothèse en en rappelant les divers moments. Le père accorde sa faveur à un fils qu'il élit d'arbitraire violent, transgressant souvent les lois sacrées de la succession – mais ne pouvant faire éclater sa volonté d'élection et d'adoption que par ce biais. L'élection du fils est l'acte le plus arbitraire, c'est-à-dire le plus paternel de tous les actes tels. Au point de vue des fils, cet acte décisif a des raisons cachées. Dans leur sentir inconscient de ces motifs voilés dans la "tradition" de l'être-père, les fils rivalisent entre eux pour l'*homoiôsis* pathétique la plus grande au père. Et ils obtiennent raison contre le père effréné dans son inconscience et son arbitraire. L'élection du fils fait partie de la transmission des motifs fondateurs de la constitution psychique. Ces motifs sont les plus latents dans l'inconscient même. Les fils / frères ressentent leur existence et leur sens. Le père semble sentir bien moins fortement que ces motifs constituent en lui sa communication la plus secrète et qu'ils recherchent un cœur qui y tend avec la sensibilité la plus fine. A chaque génération la rivalité fraternelle pour la proximité du père s'allume à nouveau. Il y va en elle de la saturation à nouveau du désir à la place de la latence de l'impuissance, derrière la grandeur et l'outrage de la puissance la plus incontournable qu'on puisse imaginer. La tradition, tant du monothéisme sémitique que de la rivalité fraternelle intersémitique qui s'y joue, raconte, dans des figurations propres, les vicissitudes de cette saturation renouvelée.

Bibliographie

Benslama, Fethi, 2002, *La psychanalyse à l'épreuve de l'Islam*, Paris Aubier.

Bluemenberg, Yigal, 2006, "Der Jude ist selbst zur Frage geworden" (E. Jabés) - oder: die "Annahme des Vaters", in: *Das unmögliche Erbe. Antisemitismus, Judentum, Psychoanalyse*, ed. Hegener, Wolfgang, Psychosozial-Verlag, Giessen 2006.

Commentaire [c2] : Verif: Traduction Urvater Laplanche. Fogel, Frédérique, Le mariage arabe, in L'Homme Ian Thomas filicide. vitae necisque potestas.

- Casajus, Dominique, 2002, recension: Fogel, Frédérique. -- *Mémoires du Nil. Les Nubiens d'Égypte en migration*. Paris, Karthala, 1997, *Cahiers d'études africaines*, 166.
- Clam, Jean, 2004, *Kontingenz, Paradox, Nur-Vollzug. Grundprobleme einer Theorie der Gesellschaft*, Konstanz UVK.
- Clam, Jean, 2006, "'Ader gegen Ader, Schenkel gegen Schenkel". Zum innersemitischen Antisemitismus und dem Wettstreit um die Gunst des Vaters", in: *Das unmögliche Erbe. Antisemitismus, Judentum, Psychoanalyse*, ed. Hegener, Wolfgang, Psychosozial-Verlag, Giessen 2006, p. 123-158.
- Corbin, Henri, 1971, *En Islam iranien. Aspects spirituels et philosophiques. Le Shi'isme duodécimain*, Paris Gallimard.
- Dagorn, René, 1981, *La geste d'Ismaël*, Genève Droz.
- Donaldson, Dwight M., 1933, *The Shi'ite Religion*, London.
- Fogel, Frédérique, 2006, "Du mariage "arabe" au sens de la parenté", paraît in: *L'Homme* 177 / 2006.
- Freud³⁶, Sigmund, 1974, *Totem und Tabu* (1912-13), Bd IX.
- Freud, Sigmund, 1974, *Massenpsychologie und Ich-Analyse* (1921), Bd IX.
- Freud, Sigmund, 1974, *Die Zukunft einer Illusion* (1927), Bd IX.
- Freud, Sigmund, 1974, *Das Unbehagen in der Kultur* (1930), Bd IX.
- Freud, Sigmund, 1974, *Der Mann Moses und die monotheistische Religion. Drei Abhandlungen* (1939), Bd IX.
- Girard, René, 1972, *La violence et le sacré*, Paris Grasset.
- Hayek, Michel, 1964, *Le mystère d'Ismaël*, Paris Mame.
- Hossein Nasr, Seyyed, et alii, edd., 1988, *Shi'ism: Doctrines, Thought and Spirituality*, Albany State of Univ. New York Press.
- Jung, C. G.; 1961, *Antwort auf Hiob*, 3e éd., Zürich Stuttgart Rascher.
- Lacan, Jacques, 1986, *Séminaire VII, L'éthique de la psychanalyse*, Paris Seuil.
- Lane, Edward William, *Arabic-English Lexicon*, London 1863-1893.
- Mosès, Stéphane, 2004, "Der Familienroman der biblischen Patriarchen", in *Trajekte, Zeitschrift des Zentrums für Literaturforschung*, Berlin, Nr. 8 / Jg. 4 / April 2004, p. 22-31.
- Pappenheim, Bertha, 2002, *Literarische und publizistische Texte*, Wien Turia Kant.
- Peirce, Leslie P., 1993, *The Imperial Harem. Women and Sovereignty in the Ottoman Empire*, New York, etc. Oxford Univ. Press.
- Simonse, Simon, 1992, *Kings of Disaster. Dualism, Centralism and the Scapegoat King in Southeastern Sudan*, Leiden New York etc. Brill.

³⁶ Les oeuvres de Freud sont cités d'après la Studienausgabe du Fischer Verlag, Frankfurt / Main 1969-1975.